



Radhika JHA

L'ODEUR

Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

Picquier poche Extrait de la publication

Radhika JHA

L'Odeur

**Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos**



*Éditions
Philippe Picquier*

Remerciements de l'auteur

Ma reconnaissance va à tous ceux qui ont lu le manuscrit sous sa forme première : Nina, Cheryl, papa Jha, Ava, Helene, Sudhir, Ajay, Fred, Donna, David et Pat. Vos commentaires m'ont apporté un éclairage précieux. Je remercie également ceux qui ont travaillé à la publication de ce livre, David, Karthika, et tout particulièrement Sayoni : vous m'avez appris à être impitoyable. Merci à Kaustuv pour le français, à Laurent, grand échanton, et à Régis qui m'a enseigné l'art de manger les huîtres.

Ce livre a été publié sous la direction de Dominique Vitalyos.

Titre original : *Smell*

- © 1999, Radhika Jha
First published in Viking by Penguin Books India, 1999
- © 2002, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2005, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : photographie © Prabuddha Das Gupta

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-755-7

ISSN : 1251-6007

Aux âmes sans frontières

I

1

Quand le vent soufflait en rafales comme il le fit souvent ce printemps-là, l'odeur de baguette sortie du four le disputait dans l'Épicerie de Madras aux senteurs piquantes des condiments et des mélanges d'épices.

Elle entraît sans hésiter, ignorant les mannequins aux seins lourds drapés dans leurs saris, exposés dans la vitrine spacieuse avec les vidéocassettes indiennes et les moulins à prières chinois. Elle marquait un temps d'arrêt devant le rayon des plats cuisinés – rondelles de bananes frites à l'huile de coco, samosas, *gulab jamun*, *pappadam* – et un peu de sa force se diluait dans l'âcreté puissante des arômes étrangers.

Une nouvelle bourrasque froide s'engouffrait par la porte ouverte, et l'odeur de baguette, ragaillardie, s'aventurait plus loin dans le magasin. Survolait sans faiblir les cageots de légumes, dépassait le comptoir où mon oncle assis lisait son quotidien et les présentoirs à journaux qui sentaient l'encre et les produits chimiques, avant de prendre le virage vers l'arrière-boutique où je me tenais. Là, cernée de toutes parts et coupée de ses renforts par la configuration cou-dée des lieux, elle livrait son dernier combat aux arômes capiteux avant de se rendre, submergée par

les assauts conjugués de ces armées d'un autre monde, coriandre, curcuma, cardamome et cannelle.

Dans ses derniers sursauts de témérité, elle imprégnait mes sens. Je retenais mon souffle pour lui donner refuge jusqu'au moment où mes poumons perfides me trahissaient. Vaincue, j'expirais bruyamment et laissais les épices de ma terre d'origine, que je n'avais jamais vue, prendre possession de moi.

L'épicerie appartenait à mon oncle Krishenbhai Patel. Il l'avait achetée treize mois auparavant à la veuve d'un Sri Lankais du nom de Gunasekharan qui avait été poignardé sur les lieux. Toute la communauté indienne savait que la mafia tamoule était à l'origine de ce meurtre.

— Ce type était un imbécile, me déclara tante Latha, il voulait les rouler sur le montant de sa protection. Qui d'autre jouerait à ça, je te le demande ?

Tante Latha était l'épouse de mon oncle Krishenbhai, frère cadet de mon père et benjamin de la famille. Il était resté à Nairobi aussi longtemps que possible, bien après la mort de mon grand-père, bien après que mon père eut hérité de la boutique. Mais il avait dû finalement partir, ce qu'il fit peu après le mariage de mes parents. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais les domestiques murmuraient qu'il était tombé amoureux de ma mère. Personne autour de moi n'en a jamais parlé.

C'est donc chez cet oncle qu'on m'envoya quand les émeutiers reprirent leurs exactions et escaladèrent le mur d'enceinte de notre maison de Parklands. Mon père était déjà mort et son magasin bien-aimé avait péri avec lui. Nous étions à Mombassa à ce moment-là, chez mon autre oncle, où nous passions toutes nos

vacances. Mon père était resté à Nairobi pour superviser les transformations de la boutique. Il envisageait d'en aménager une partie en galerie à l'usage de jeunes artistes africains et voulait voir les travaux terminés avant les pluies afin que tout soit prêt au début de la saison touristique. Il pensait que les émeutes ne se prolongeraient pas au-delà d'un jour ou deux, comme c'était toujours le cas, et avait promis double salaire aux ouvriers s'ils finissaient les travaux à temps. La plupart avaient accepté. Mais un matin, à son arrivée, il trouva le magasin vide. Inquiet, il téléphona à la maison qu'on lui amène la voiture. On lui répondit que Chege, le chauffeur, était parti chercher des laxatifs pour ma grand-mère à la pharmacie. Quand Chege atteignit la boutique, elle était déjà en flammes. On retrouva le squelette carbonisé en fouillant les décombres fumants, le lendemain. Cette nuit-là, je me pris à haïr Chege et, avec lui, tous les hommes noirs. Mais j'étais seule à éprouver ce sentiment. Autour de moi, tout le monde, assommé, ne voyait dans cette tragédie qu'un coup du destin. Même ma mère, qui aurait dû savoir de quoi il retournait, reprochait à Papa de l'avoir cherché. « Il avait trop confiance en eux », disait-elle avec amertume.

Nous retournâmes à Nairobi pour l'incinération. Je trouvais idiot de livrer aux flammes ses os déjà calcinés. Quand je le confiai à ma mère, elle me gifla pour la première fois de sa vie.

— Tu n'es qu'une mécréante et une ingrate !, dit-elle en éclatant en sanglots.

Pendant que la sensation de piqûre s'atténuait sur ma joue, je l'observais, torturée par la curiosité.

Pourquoi donnait-elle tant d'importance à cette crémation alors qu'il était déjà mort et qu'il ne restait plus de chair à brûler ?

— Maman... excuse-moi, ne pleure pas.

Elle ne répondit rien. Je lui tapotai doucement le dos, comme elle le faisait quand l'un de nous avait du mal à s'endormir. Je me sentais toute honteuse d'avoir parlé sans réfléchir. Au bout d'un moment, ses épaules secouées de soubresauts s'immobilisèrent et elle s'essuya les yeux avec le pan de son sari blanc de veuve. Je me levai sans hâte pour gagner la porte.

— Lîla, il faut accompagner les morts pour les aider à sortir de ce monde et leur montrer le chemin de l'au-delà. Sinon, ils reviennent nous hanter.

— De quelle manière ?

Je la défiais, incapable d'imaginer comment mon père, qui nous avait aimés, aurait pu vouloir nous nuire pour la seule raison qu'il était mort.

— Ils vous dérobent vos souvenirs, pour vous punir de ne pas les avoir honorés solennellement une dernière fois dans votre cœur.

Il fut incinéré selon le rituel hindou dans tous ses détails, avec quantité de *ghî*, de fleurs, de riz, et porté sur une litière de joncs. Mon petit frère de cinq ans, Sunil, venu au monde quelques minutes avant son jumeau et désormais chef de famille en tant qu'aîné des garçons, fut chargé d'allumer le bûcher. Ma mère dut lui tenir la main pour l'aider à verser le *ghî* sur le bois et répéta à sa place après le prêtre les syllabes inconnues qu'il avait du mal à prononcer. La tradition n'autorisait pas les jeunes filles à assister aux crémations, mais elle insista pour que je l'accompagne et que je regarde. Debout derrière elle et mes frères, je

regardai donc, les yeux secs. Aujourd'hui encore, je sens dans mes narines l'odeur âcre de la fumée. Quand nous revînmes ramasser ce qui restait de lui comme le veut la coutume, c'est à moi qu'elle fit porter l'urne qui contenait ses cendres et quelques esquilles de ses os sur le chemin du retour.

La deuxième flambée de violence mena les émeutiers chez nous. Ils éventrèrent toutes les housses dans l'espoir de trouver de l'argent. Comme le butin était maigre, ils emportèrent la télévision, le magnétoscope et la collection de vidéocassettes de mon père sur la vie sauvage. C'est alors que ma mère décida de quitter le Kenya. Elle écrivit à son frère installé en Angleterre. Il lui répondit par une invitation réticente à venir habiter chez lui. « C'est une petite maison, avec une seule chambre disponible. » Ma mère se renferma encore plus. Je surpris plusieurs fois son regard posé sur moi sans pouvoir déchiffrer son expression. Elle me mettait mal à l'aise.

Un jour, je la trouvai qui m'attendait à la sortie du lycée.

— Allons faire un tour, répondit-elle à la question que je ne formulais pas. On pourrait se promener dans le parc. Je voudrais te parler de plusieurs choses, pendant qu'on roule.

Ses paroles m'emplirent de joie. Le parc national de Nairobi est à seulement vingt minutes du centre ville. C'était un des endroits préférés de mon père. Il aimait nous y emmener le dimanche après-midi après avoir mis ses comptes à jour. C'était toujours ma mère qui conduisait pendant qu'il nous racontait toutes sortes d'anecdotes sur les animaux. Conduire, elle aimait ça. Mais quand j'entendis ce qu'elle avait

à me dire, je sombrai dans la détresse la plus noire. Elle avait décidé de n'emmener avec elle en Angleterre que mes deux petits frères. Quant à moi, elle m'envoyait chez Krishenbhai et sa femme, à Paris.

— Juste le temps de trouver un travail et de nous installer, précisa-t-elle, inquiète de lire sur mon visage l'angoisse et la colère que provoquait la nouvelle.

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas venir avec vous ? C'est trop injuste ! D'abord on m'enlève papa, puis je dois quitter le lycée et Nairobi, et en plus je dois vous perdre, Sunil, Anil et toi ! Des larmes amères roulaient le long de mes joues. Tu m'aimes donc si peu, maman ?

— Ne va pas croire une chose pareille, Lîla !

Et elle freina brutalement pour arrêter la voiture sur le bas-côté. Deux antilopes, cachées jusqu'alors dans les roseaux, surgirent, effrayées et disparurent en quelques bonds.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? Tu ne vois pas dans quel état je suis depuis que j'ai reçu la réponse d'Atul ? Je ne peux pas rester à Nairobi. J'y ai trop de souvenirs pénibles, j'ai trop peur. Nous n'avons plus de quoi survivre. Le magasin était assuré, mais la police ne couvre qu'une partie des dommages. Elle crispa les mains sur le volant et elle eut ce léger froncement de sourcils que je lui connaissais depuis la mort de mon père. Il a laissé des dettes. Le commerce marchait mal depuis le début des émeutes. Je n'ai même pas les moyens de faire réparer les dégâts dans la maison. En revanche, si on la vend, je ne partirai pas en Angleterre sans un sou.

— Mais pourquoi est-ce que je ne peux pas y aller avec vous ? insistai-je en luttant pour retenir mes larmes.

Ma mère se pencha vers moi et me tendit le coin de son sari pour m'essuyer les yeux.

— Parce que mon frère n'est pas en bonne santé et que l'on ne peut pas s'imposer chez lui à quatre, dit-elle avec tendresse.

— Mais pourquoi est-ce que ça doit tomber sur moi ? Pourquoi tu n'envoies pas un des garçons vivre à Paris ?

— Parce qu'ils sont trop jeunes et que tante Latha veut que ce soit toi.

— Pourquoi moi ?

— Elle veut une fille. Dans son état, elle n'a pas pu avoir d'enfants. Elle a désespérément besoin d'une fille à cajoler et à gâter. Je serais bien égoïste de lui refuser ça.

Je compris alors que ma mère avait décidé de m'abandonner.

— Pourquoi ? demandai-je d'une voix atone.

— Parce que Krishenbhai est le petit frère de ton père. Il lui ressemble beaucoup, en plus.

— Non, je veux dire, pourquoi est-ce qu'elle ne peut pas avoir d'enfants à elle ?

Ma mère eut l'air embarrassée et baissa les yeux sur ses mains.

— Je ne sais pas, finit-elle par répondre. On ne lui a trouvé aucune cause médicale de stérilité. A Krishenbhai non plus.

Je n'arrivais pas à comprendre quel « état » de ma tante pouvait être responsable de cette situation, mais les domestiques étouffaient des rires chaque fois qu'ils

en parlaient entre eux. J'aurais voulu interroger ma mère, mais à la façon dont elle évitait mon regard, je savais qu'elle ne me dirait pas la vérité.

Au cours des jours qui suivirent, pendant que nous préparions mon départ, cette énigme continua à me hanter. Qui était cette tante avec qui j'allais vivre ? Pourquoi tout le monde me donnait-il des réponses évasives à son sujet ? Avant de partir pour l'aéroport, je fis une ultime tentative.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez tante Latha, maman ? Dans quel « état » se trouve-t-elle ?

Elle ne répondit pas. J'essayais de capter son regard dans le miroir, mais elle gardait les yeux fixés à vingt centimètres au-dessus des miens.

— Je t'en prie, maman, explique-moi, implorai-je. Personne ne me dit plus jamais la vérité.

La main qui peignait mes cheveux longs s'arrêta pendant une seconde, puis reprit son geste.

— Tu as beaucoup, beaucoup de chance, tu sais, commença-t-elle adroitement pour détourner la conversation. Tu vas vivre dans la plus belle ville du monde, avec une tante et un oncle qui t'aimeront et te gâteront comme leur propre fille. D'année en année tu deviendras plus belle et un jour, tu auras le monde à tes pieds.

Ses yeux rencontrèrent les miens et un sourire nous échappa au même moment.

Il s'est effacé dès que nous l'avons surpris dans la glace. Sur nos visages, il avait l'air déplacé. Gênées, nous avons détourné le regard et nous n'avons plus prononcé un mot jusqu'au moment des adieux.

C'est pourtant cette image qui me revient de ma mère chaque fois que je pense à elle. Ma belle et tendre mère, sans défense, mais perfide, en dernier ressort.

Mon oncle Krishenbhai vint me chercher à l'aéroport. Dès que les portes automatiques s'ouvrirent sur moi, il me reconnut et me fit signe d'approcher. En le voyant, je fus sidérée par la ressemblance qu'il partageait avec mon père. S'il n'avait pas été beaucoup plus grand que lui, on l'aurait pris pour son jumeau. Il portait un long pardessus noir en laine douce, une écharpe noire, rouge et bleu marine autour du cou. Je me sentais laide avec mon manteau bleu informe affublé d'un capuchon d'écolière, et mes mocassins avachis de tous les jours. J'avais toujours détesté ces chaussures et j'aurais voulu les laisser derrière moi.

— Non, maman, s'il te plaît, je ressemble à une Africaine habillée en *mazungu* de poubelle, avais-je gémi.

Mais ma mère était inébranlable.

— Maintenant, nous sommes pauvres, avait-elle répondu avec impatience, il n'y a pas de quoi avoir honte.

Nous avons souri ensemble car elle avait employé des mots que mon père prononçait souvent.

Nous nous regardions, mon oncle et moi, sans rien trouver à dire. A la fin, ce fut lui qui brisa le silence.

— Mon Dieu, comme tu ressembles à ta mère ! Tu as les mêmes yeux...

Son regard s'embua. Il fouilla dans sa poche en quête d'un mouchoir et se moucha. Ses yeux revinrent sur moi presque malgré lui.

— De nous deux, le plus chanceux, c'était ton père. Mais quelle triste fin ! Le pauvre !

C'étaient en apparence des mots de sympathie, mais je compris, écœurée, qu'ils exprimaient une sorte d'obscur et coupable satisfaction, ce qui anéantit aussitôt toute impression de ressemblance avec mon père. L'homme qui me faisait face était un parfait étranger. Une tristesse insondable prit possession de moi et me rendit muette.

— Non, ce n'est vraiment pas de chance, et en plus ta mère est veuve maintenant. Si jeune. L'astrologue a dû se tromper en jugeant leurs horoscopes compatibles.

J'ouvris des yeux horrifiés, je ne pouvais en croire mes oreilles.

— Mais enfin, il est mort !

Aussitôt, ses traits prirent une expression de chagrin.

— Bien sûr, bien sûr, excuse-moi. Je ne cherchais pas à me moquer des morts. Mais tu sais, moi, j'ai toujours l'impression que Prembhai est vivant.

Il secoua la tête, et les commissures de ses lèvres s'affaîsèrent encore.

— Il faudra du temps pour que je m'y habitue.

Je baissai les yeux et fixai le sol pour ne pas rencontrer les siens. Sa tristesse de façade m'était insupportable.

Il dut sentir ma répugnance.

— Viens. Où sont tes bagages ? C'est tout, tu n'as rien d'autre ? demanda-t-il d'un ton bourru, sans me regarder.

— On n'avait droit qu'à vingt kilos dans l'avion, mon oncle.

C'était un mensonge. Le testament de papa n'avait pas encore été homologué, et il avait fallu vendre tout ce qu'on avait pour payer les billets d'avion pour Londres et Paris.

Mon oncle étudia du regard mon sac de voyage, puis la façon dont j'étais habillée. Il me tapota gentiment la tête.

— Ne t'inquiète pas. Tante Latha t'achètera tous les vêtements dont tu as besoin.

Il ramassa mon bagage et se dirigea à grands pas vers la sortie. Je le suivis.

Comparés à ceux du Kenya, les trottoirs larges paraissaient étrangement déserts. Le ciel était gris. Il soufflait un vent froid et mordant. Les rares passants se hâtaient, tête baissée, soucieux d'éviter le regard des autres. Du pot d'échappement des voitures arrêtées le long du trottoir montaient de légers panaches de fumée. Dos droit vêtu de noir, mon oncle écartait le vent sur son passage sans même paraître le remarquer. J'essayais d'en faire autant, mais mon corps se repliait sur lui-même comme un bol dans son besoin de conserver un peu de sa chaleur. Je n'avais jamais eu aussi froid. La bise me cinglait à travers mes vêtements légers ; je me sentais changée en statue de verre.

Mon oncle traversa le parking à longues foulées et s'arrêta devant un minibus bleu dont il m'ouvrit la portière. Je montai avec précaution. La voiture sentait l'essence, le cuir et la cigarette, toutes odeurs

exaltantes que je humais avec avidité. Nous roulions sur une route grise, moelleuse, qui s'enroulait autour de l'aéroport. De chaque côté, la vue était bouchée par d'immenses panneaux publicitaires qui présentaient des choses familières aux noms étranges. Puis ce fut une autoroute à six voies, empruntée par une foule de véhicules. J'observais les gens. Les conducteurs de voitures neuves et rapides gardaient les yeux rivés à la route devant eux. Il m'arrivait de croiser le regard de quelqu'un, et parfois ce quelqu'un souriait, mais c'était souvent le conducteur d'un modèle ancien et plus lent.

Après avoir roulé pendant une éternité, je demandai :

— Où est la ville ? Et les immeubles ?

Mon oncle éclata de rire.

— On en est encore loin. L'aéroport est à plus de quinze kilomètres de chez nous.

— Tu aimes habiter ici ?

— A Paris ? Il leva le sourcil, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. C'est la ville la plus intéressante qui soit.

— La plus intéressante, pourquoi ?

— Pourquoi ? D'excitation, sa voix s'enrayait : Parce que c'est une vraie ville internationale, peuplée de gens venus de tous les coins de la terre.

— C'est merveilleux ! Je me tournai vers lui, gagnée par sa passion : Ça doit ressembler à Muthaiga, alors.

Il me regarda sans comprendre.

— Muthaiga, à Nairobi, mon oncle. Là où sont toutes les ambassades et où habitent les Blancs. Tu y es sûrement allé quand tu vivais là-bas, non ?

Il secoua la tête.

— Non, jamais. A l'époque, c'était une zone interdite aux non-Blancs. Mais de toute façon, ajouta-t-il pour clore le chapitre, à côté de Paris, tout Nairobi est un village. Les gens viennent ici du monde entier pour s'intégrer à la ville. Ils viennent s'imprégner de son esprit parce que son esprit est encore plus grand que le nombre de ses habitants.

Son enthousiasme était contagieux.

— J'ai hâte de voir ça, dis-je en me redressant dans un effort pour voir au-delà des palissades qui bordaient à présent la route. Mais il n'y avait rien à regarder à l'exception d'immenses champs vides et de touffes d'arbres brunies par l'hiver. Je me retournai vers mon oncle : Dans quel quartier habitez-vous ?

Irrité, il haussa les épaules.

— Son nom ne te dirait rien.

— Mais c'est à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud ?

Il quitta un bref instant la route des yeux pour me regarder. Pour une raison qui m'échappait, je le sentais sur la défensive.

— Nous n'habitons pas à Paris même.

— Mais tes lettres portaient le cachet de Paris !

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Il y a trop de monde dans Paris, trop d'habitants, et il y fait trop chaud l'été. Les appartements sont minuscules, les uns sur les autres. En fait, personne n'y habite plus vraiment. Tout le monde vit en banlieue. Comme nous.

Il m'adressa un petit sourire triomphant et se remit à fixer la route. Je me taisais. J'avais l'impression étrange d'avoir appris une mauvaise nouvelle.

Après avoir laissé l'autoroute à notre gauche, la voiture s'engagea dans un labyrinthe de petites rues. Les façades étroites étaient trouées de fenêtres aux volets mesquins et de portes sans caractère. La nostalgie des larges routes bien entretenues de Parklands, bordées de jacarandas et d'arbres à corail, s'empara de moi. J'aurais voulu me retrouver, rien qu'une fois, dans notre jardin et revivre l'euphorie de me savoir à deux pas de la lisière du parc, avec ses gazelles, ses cervidés et ses rhinocéros. Les maisons serrées les unes contre les autres et l'architecture inconnue rendaient papa encore plus lointain.

Puis, les maisons disparurent et firent place à des immeubles espacés, dressés silencieusement dans le ciel. Entre eux, le paysage était plat et morne. Comme du côté de l'aéroport, il n'y passait âme qui vive. La route prenait fin devant un large portail. Après l'avoir franchi, nous nous arrêtâmes devant un groupe de bâtiments peints en brun, rouge et mauve, et je compris, la mort dans l'âme, que c'était là mon nouveau domicile.